Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

11 | 2004

Figures mythiques médiévales aux XIX^e et XX^e siècles

« Cette vivante énigme » : Jeanne d’Arc

Claude Foucart

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/1693>

DOI : 10.4000/crm.1693

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2004

Pagination : 19-29

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Claude Foucart, « « Cette vivante énigme » : Jeanne d’Arc », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 11 | 2004, mis en ligne le 06 mars 2008, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/1693> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.1693>

Tous droits réservés

« Cette vivante énigme » : Jeanne d’Arc

Le dix-neuvième siècle commence par un coup d’éclat : Friedrich Schiller publie, en octobre 1802, sa « tragédie romantique » intitulée *La Pucelle d’Orléans* (*Die Jungfrau von Orléans*). Cette œuvre qui, de l’avis de l’auteur lui-même, n’est pas la meilleure pièce qu’il ait écrite, n’en est pas moins remarquable dans la mesure où elle introduit un certain nombre d’idées qui se retrouveront au cours du siècle. Schiller est amené à parler des origines de la Pucelle et il adopte une attitude qui sera celle de Barrès à la fin du siècle. Jeanne « vient d’autres temps » (v. 79). Elle a connu les légendes issues de la « vieille et grise époque du paganisme » (v. 97)¹ et elle s’est réfugiée dans « l’arbre des druides »². À une époque où le dynamisme de la Révolution, encore présent à tous les esprits en Europe, commence à s’opposer à ce qui deviendra, selon le terme employé par René Rémond³, « l’ultracisme » qui, à la suite de Joseph de Maistre, va prôner la toute-puissance de dessein divin, Schiller est amené à mettre en valeur l’idée selon laquelle Dieu n’est point capable d’imposer son ordre au sein de la nature humaine. Lorsque à la fin du dernier acte de la pièce, la Pucelle en appelle à Dieu, l’écho lui répond que son « roi est fait prisonnier » (v. 3489). En 1838, Friedrich Hebbel, un admirateur de la tragédie de Schiller, résumera la leçon de cette pièce en soulignant que Dieu ne peut troubler « l’ordre éternel de la nature » sans devoir en fin de compte expier cette erreur⁴. Le mythe de Jeanne d’Arc devient ainsi l’illustration des réflexions et des hésitations idéologiques qui divisent le siècle.

Dans l’ouvrage qu’il consacre à Jeanne d’Arc en 1841 et qui s’intègre au tome V de son *Histoire de France*, Michelet soulève la question qui sera fondamentale dès qu’il s’agira, au dix-neuvième siècle, d’évoquer la personne même de Jeanne d’Arc. Il élève le débat tout en s’insérant, comme Schiller, dans cette longue méditation sur l’exemplarité du sacrifice auquel la Pucelle fut soumise. Régine Pernoud a d’ailleurs, à notre époque, souligné l’importance de l’énigme historique que pose l’évocation de Jeanne la Pucelle : l’image que nous possédons de l’héroïne est, c’est le moins que l’on puisse dire, soumise aux aléas du temps et des époques artistiques⁵. Car *Jeanne à l’étendard*, le croquis de Clément de Fauquembergue, greffier au Parlement de Paris (1429) a été réalisé par quelqu’un qui n’avait pas vu Jeanne d’Arc ! André Malraux a donc raison lorsqu’il s’exclame, dans la *Commémoration de la mort de Jeanne d’Arc* (1964) : « Ô Jeanne sans sépulcre et sans portrait, toi qui savais que le tombeau des héros est le cœur des vivants (...) : à tout ce pour quoi la France fut aimée, tu as donné ton visage inconnu »⁶.

¹Friedrich Schiller, *Die Jungfrau von Orléans*, Stuttgart, Philipp Reclam Verlag, 1963, pp. 7-8.

²Marie-Claire Bancquart, « La Jeanne d’Arc de Barrès », Barrès. *Une tradition dans la modernité*, Paris, Champion, 1991, p. 14.

³René Rémond, *La droite en France*, Paris, Aubier, 1954, p. 17.

⁴Friedrich Schiller, *op. cit.*, p. 140.

⁵R. Pernoud, *J’ai nom Jeanne la Pucelle*, Paris, Découvertes Gallimard, 2000, p. 120.

⁶André Malraux, *La politique, la culture*, Folio Essais, 1996, p. 283.

Pour sa part, Michelet parle de « cette vivante énigme »⁷. Et il s'efforcera avec beaucoup de subtilité de donner une consistance à « cette mystérieuse création », tout comme les peintres qui ont tracé, aux cours des temps, un portrait de la Pucelle soumis à ce que Régine Pernoud appelle les « divers avatars d'ailleurs très révélateurs de la mentalité générale ». En 1841, Michelet ne se contente pas d'un récit des faits politiques et religieux qui accompagnèrent la montée et la chute de son héroïne. L'histoire de Jeanne s'inscrit dans un combat que Michelet nous décrit comme une « guerre » dans laquelle l'Église anglaise s'efforce d'ajourner « la terrible question de la sécularisation »⁸. Car « tout le monde avait besoin de la guerre »⁹. Henri V est devenu « l'homme de l'Église »¹⁰ et « le gouvernement anglais lui-même est épiscopal ». L'historien moderne se sert de la guerre de « Cent ans » pour mettre en évidence l'intérêt que l'Église peut parfois avoir à pousser les gouvernants à mener une guerre qui fait passer au second plan les luttes à l'intérieur même de la société du temps. Que le premier chapitre du livre de Michelet soit consacré à cette question ne peut qu'éveiller l'attention des contemporains eux-mêmes divisés sur la place de l'Église dans la société française. Pensons à la question de l'ultramontanisme qui va prendre de plus en plus d'importance dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Louis Veuillot, le représentant de l'ultramontanisme au milieu du siècle, saura justement défendre la conception des rapports de l'État et de l'Église que Michelet met en cause dans *Jeanne d'Arc*. Et il regroupera autour de lui tous ceux qui soutiennent la même image de Jeanne d'Arc. Parlant, le 27 décembre 1876, du livre de M. Vallon sur Jeanne d'Arc paru en 1863, chez Didot, il reprend l'image que Clément de Fauquembergue a imposée à la mémoire des Français et parle de cette « belle illuminée »¹¹ qui « porte son armure », « tient son épée, son noble étendard » qui « flotte au vent »¹². Le 11 avril 1873, il avait déjà pris bien soin de s'opposer à ce qu'il appelle la « politique fusionniste » de M. de Falloux et affirmait qu'il n'existait qu'un « vrai drapeau, celui de l'autorité légitime », c'est-à-dire le « drapeau blanc semé de fleurs de lis d'or » que Jeanne avait à la main lorsqu'elle faisait face à l'ennemi¹³. Opposé à la République, il défend la monarchie traditionnelle attachée à l'Église et présente dans le combat mené par Jeanne d'Arc. Deux mondes s'opposent, ce que Louis Veuillot résume, le 29 mai 1878, lorsque le Conseil Municipal de Paris tente de célébrer officiellement le centenaire de la mort de Voltaire : « Laissez-nous le Christ, laissez-nous Jeanne d'Arc, ôtez votre Voltaire »¹⁴. Plus le siècle avance, plus s'affirme une vision politique du mythe de Jeanne d'Arc qui n'a plus rien à voir avec le combat historique de la jeune fille, mais qui se résume à la découverte d'un emblème au service d'une cause, celle d'une France qui remet en cause toute l'évolution de la Nation depuis la Révolution française. Au milieu d'un dix-neuvième siècle se dégage lentement un portrait de la

⁷Jules Michelet, *Jeanne d'Arc*, Paris, Nelson Editeurs, 1934, p. 319. Nous choisissons ici une édition populaire de l'œuvre de Michelet.

⁸*Ibid.*, p. 27.

⁹*Ibid.*, p. 26.

¹⁰*Ibid.*, p. 52.

¹¹Louis Veuillot, *Mélanges*, Paris, Lethielleux, t. XIII, 1938, p. 231.

¹²*Ibid.*, p. 232.

¹³*Ibid.*, *Mélanges*, t. XIII, 1938, p. 84.

¹⁴*Ibid.*, *Mélanges*, t. XIV, 1940, p. 233.

« Cette vivante énigme » : Jeanne d'Arc

Pucelle qui est le symbole d'une France échappant à l'évolution du monde moderne et s'insérant dans une vision politique tournée vers le passé, celui d'une entente entre l'Église et la France. Mais Michelet, lui, utilise la description de ces tensions politiques pour tracer un portrait de Jeanne qu'il veut original. En fait le but recherché par l'historien est clairement défini alors que, comme le remarque René Rémond¹⁵, le « néo-catholicisme » est en train de « faire bon accueil à l'extrémisme sans nuances de la droite nationaliste », tel qu'il s'imposera à la fin du siècle.

Aux yeux de Michelet, il ne s'agit pas de « chercher des types complets et absolus », de « céder à la tentation d'idéaliser »¹⁶, mais, au contraire, de comprendre une « vivante énigme »¹⁷. Et, au centre de cette analyse, ce n'est point une certaine conception du passé religieux qui s'impose à l'historien, mais bien la description d'une vision de la France qui devra servir de modèle à la nation moderne dans la mesure où justement le peuple est au centre des réflexions de Michelet sur Jeanne d'Arc. En effet, à ses yeux, le combat de Jeanne n'a qu'un but : « délivrer le peuple de France »¹⁸. Ce qui peut paraître banal et que l'historien met dans la bouche d'un dominicain lors de la première rencontre de Jeanne avec Charles VII, est en fait l'explication première du succès de Jeanne, tel que Michelet l'entrevoit. C'est elle qui fait que le peuple est « hors de lui », qu'il n'a plus « peur de rien »¹⁹. Elle a « sauvé le peuple »²⁰. Et les dernières pages du livre de Michelet sont justement consacrées à ce peuple, à cette « nouvelle France », cette « femme » qui incarne les vertus fondamentales du peuple selon Michelet, c'est-à-dire « le bon sens et le bon cœur »²¹.

Il ne s'agit pas, comme chez Louis Veuillot, d'opposer la vieille et la nouvelle France, mais, au contraire, de retrouver dans l'exemple offert par Jeanne un modèle de la France moderne. Michelet prend d'ailleurs bien soin de souligner tout au long de son étude les valeurs fondamentales qui guident la courte vie de Jeanne. C'est tout d'abord ce « bon sens » qu'il met en valeur à la fin du récit, mais qui est aussi présent dès le début de cette histoire. Le premier qualificatif que Michelet emploie à propos de Jeanne et de ce qu'il appelle son « originalité »²², c'est justement « le bon sens » qu'il définit comme étant propre à une « fille du peuple ». Mais ce rapprochement permet à l'historien de souligner le rapport étroit qui existe entre ce « bon sens » et justement l'appartenance au peuple. La religion n'est alors que le reflet de cette vertu paysanne. Elle n'est point, comme Michelet le souligne lui-même²³, une « cérémonie », mais bien « la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée ». Le peuple est avant tout paysan. Il n'appartient pas à ce que Michelet critique tout au long de son livre : « la ville raisonneuse et prosaïque du peuple moqueur, des scolastiques et de cabociens »²⁴. La religion de Jeanne est celle

¹⁵René Rémond, *op. cit.*, p. 154.

¹⁶Jules Michelet, *op. cit.*, p. 318.

¹⁷*Ibid.*, p. 319.

¹⁸*Ibid.*, p. 209.

¹⁹*Ibid.*, p. 218.

²⁰*Ibid.*, p. 314.

²¹*Ibid.*, p. 321.

²²*Ibid.*, p. 189.

²³*Ibid.*, p. 195.

²⁴*Ibid.*, p. 237.

de l'« enfant »²⁵. Mais elle est plus forte que celle de « l'Église visible », celle de la ville, des « raisonneurs, des scolastiques », c'est-à-dire des « ennemis de l'inspiration »²⁶ qui, elle, se nourrit de « la toute-puissance de l'enthousiasme »²⁷.

En fin de compte, Michelet fournit à ses lecteurs la clef du mystère de Jeanne d'Arc. Toute son entreprise n'est concevable qu'à partir du moment où elle est l'expression d'une vérité que Michelet qualifie à plusieurs reprises de « légende vivante » qui est d'« inspiration religieuse », mais aussi et surtout nourrie de « ce don divin de rester enfant »²⁸. L'historien parle de cette « légende plus belle que cette incontestable histoire ». Car toute « l'originalité » de ce « rêve », c'est qu'il devint une « haute vérité ». Ce que Michelet entend par là est simple : une « idée se trouva à la fin être une personne ». La légende devint « poésie » d'un « grand fait ». La Vierge et la Patrie s'incarnèrent en un « corps mortel ». Et Michelet de citer l'exemple de Guido Görres, de son « pèlerinage à travers « toutes les bibliothèques de l'Europe » pour découvrir les « moindres traces d'une si belle histoire »²⁹. Aux yeux de Michelet, le récit des exploits de Jeanne d'Arc est l'évocation d'un passé qui est « légende vivante » dans la mesure où l'héroïne « *créait* » et « *réalisait* ses propres idées »³⁰. « Rester enfant », c'est ainsi à la fois connaître la vie, grandir, devenir « forte et belle », rendre présente « l'inspiration religieuse » qui l'anime. Michelet tente ainsi d'associer la réalité d'une religion issue d'une « belle histoire de veillée » et cette mise en forme populaire qui est « chose vivante »³¹ : définition originale de la poésie qui a sa source dans l'idée prônée par le romantisme allemand et sa recherche des contes et légendes conservés dans la mémoire du peuple et dans une définition du peuple source de toute réalité. Cette conception aboutit à une mise en valeur de deux notions qui, ici, prennent toute leur valeur : La Religion et la Patrie³². Mais cette évocation d'une France moderne, ouverte sur l'avenir, n'est concevable que si l'on tient justement compte de la source de toute richesse. Si l'on veut échapper à ce que Michelet a présenté comme le danger de la « ville raisonneuse », seule « la campagne » est source de toute « poésie de croisade », de cette « sainteté guerrière » qui permet à Jeanne d'Arc de triompher des Anglais³³. L'historien esquisse à sa manière une certaine vision du dynamisme politique échappant aux « basses réalités de l'époque » pour s'incarner dans le Culte de la Vierge³⁴.

²⁵ *Ibid.*, p. 195.

²⁶ *Ibid.*, p. 276.

²⁷ *Ibid.*, p. 219.

²⁸ *Ibid.*, p. 196.

²⁹ *Ibid.*, pp. 318-320. G. Görres publie un ouvrage qui porte le même titre que la tragédie de Schiller : *Die Jungfrau von Orléans*, Ratisbonne, 1834, p. 404) dans lequel il accuse d'ailleurs Schiller de n'avoir pas, dans la scène 11 de l'acte 3, respecté l'image héroïque de Jeanne en faisant allusion au conflit amoureux avec Lionel. Schiller aurait trahi tant l'Histoire que la Poésie. Voir à ce sujet : Eduard von Jan, *Das literarische Bild der Jeanne d'Arc (1429-1926)*, Halle, Max Niemeyer Verlag, 1928, p. 96.

³⁰ *Ibid.*, p. 196.

³¹ *Ibid.*, p. 195.

³² *Ibid.*, p. 317.

³³ *Ibid.*, p. 237.

³⁴ *Ibid.*, p. 245.

« Cette vivante énigme » : Jeanne d'Arc

Cette critique de la réalité politique et cette volonté de découvrir dans le peuple le dynamisme capable de nourrir les espoirs en une société nouvelle permettent de souligner l'importance du mythe de Jeanne d'Arc en tant qu'incarnation d'une France qui échappe à la nostalgie d'une restauration de l'ordre médiéval conçu comme la remise en cause des acquis de la Révolution.

Mais plus avancera le siècle, plus Jeanne d'Arc deviendra l'incarnation d'une société méprisant l'ordre républicain. L'exemple le plus marquant est bien l'idée qu'eut, le 18 février 1897, Paul Déroulède de donner rendez-vous à ses amis de la Ligue des Patriotes, voués au « culte des vertus nationales »³⁵, devant la statue de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, le jour des obsèques de Félix Faure³⁶. Maurice Barrès ira d'ailleurs avec la Ligue des Patriotes, plusieurs fois, déposer des gerbes de fleurs à la statue de Jeanne d'Arc, l'idée étant, que se soit à la Ligue des Patriotes ou à l'Action Française, d'obtenir que la fête de Jeanne d'Arc devienne une fête nationale³⁷. Il faudra attendre juin 1920 pour que Barrès fasse voter cette loi. L'écrivain ira de nombreuses fois visiter les sites qui sont associés à la mémoire de Jeanne. Ces divers pèlerinages ne sont point de simples hommages rendus à la Pucelle, mais bien l'expression d'une attitude totalement différente de celle adoptée au milieu du siècle précédent par Michelet. Maurice Barrès, qui a lu, en 1902, l'ouvrage de Siméon Luce sur *Jeanne d'Arc à Domrémy*³⁸, part à la recherche du génie national³⁹ capable de souder les énergies nationales dans le but de défendre la patrie. C'est non pas l'éloge du peuple, mais sa mobilisation au sein d'une nation constituée « par un effort contre l'étranger »⁴⁰. Dans *Le mystère en pleine lumière*, Barrès consacre un long chapitre à « l'enfance de Jeanne d'Arc » dans lequel il essaie de comprendre un seul point de sa personnalité, de « l'inexplicable chez elle », qui est son « héroïsme »⁴¹. Mais cette recherche n'est possible qu'à partir du moment où l'écrivain va « respirer l'atmosphère où fut préparée Jeanne »⁴². Surtout rien ne doit divertir le visiteur « des herbes, des fleurs, des arbres (...) dont les douces puissances se croisèrent avec les regards de la vierge ». Et ces arbres sont « chargés de gui celtique ». L'allusion n'est pas gratuite. Barrès se souvient de la remarque de Renan qui, en 1854, dans *La poésie des races celtiques*, affirmait que Jeanne était « plus celtique que chrétienne »⁴³. Ce n'est pas par hasard que Barrès s'intéresse justement à la pièce de Schiller et aux allusions à « l'ancien paganisme » présent dans la pièce⁴⁴. C'est une « élégie » qui se dessine dans le paysage lorrain. Le portrait que nous donnait Michelet d'une enfance ancrée dans le peuple s'efface au profit d'une image plus complexe qui culmine dans l'affirmation : « Jeanne était une enfant qui souffrait ». Le « tragique » s'inscrit alors dans le destin de la jeune fille plongée dans

³⁵René Rémond, *op. cit.*, p. 166.

³⁶Yves Chiron, *Barrès, le prince de la jeunesse*, Paris, Perrin, 1986, p. 195.

³⁷*Ibid.*, p. 308.

³⁸Marie-Claire Bancquart, *op. cit.*, p. 13.

³⁹Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Armand Comlin, 1972, p. 35.

⁴⁰Maurice Barrès, *Un homme libre*, Paris, Plon, 1922, p. 98.

⁴¹Maurice Barrès, *Le mystère en pleine lumière*, Paris, Plon, 1926, p. 180.

⁴²*Ibid.*, p. 183.

⁴³Voir sur ce point l'étude de Marie-Claire Bancquart, *op. cit.*, p. 15.

⁴⁴Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, Paris, Plon, 1929-1957, t. VI, p. 120.

un monde où « les diverses puissances religieuses éparses dans cette vallée meusienne » sont « à la fois celtique, latine et catholique »⁴⁵. Il ne s'agit plus de tracer le portrait d'une héroïne symbolisant la France moderne, mais bien de présenter « le type idéal » de « l'amour d'une cause perdue » dans laquelle le « beau concert » des religions anciennes joue un rôle non négligeable. Jeanne d'Arc est une « fée » et nous, les représentants du mode moderne, en avons fait une « sainte »⁴⁶. Les ombres de Schiller et de Renan planent au-dessus de cette définition de ce pays lorrain qui n'est pas « simple »⁴⁷. Préfaçant, en 1904, les *Réverie d'un païen mystique* de Louis Ménéard, Barrès souligne que « nous nous augmentons d'une noblesse si nous rendons justice à toutes les formes du divin »⁴⁸. Dans ses *Cahiers*⁴⁹, Barrès dira de Jeanne, après 1914, qu'elle est du « pays de la fée Mélusine »⁵⁰. Ce qui fascine alors Barrès, c'est justement ce combat livré par une culture qui a « cherché à transmettre au christianisme sa poésie autochtone », « une mythologie qui ne s'avouait pas vaincue »⁵¹. Certes Barrès emploie les termes qu'il a pu trouver chez Michelet et parle de Jeanne comme d'un « grand poète ». Mais il s'agit en fait d'« infinies méditations » qui puisent leur source dans « le silence de cette solitude » où les « fontaines druidiques » et « la cloche de Bermont » se partagent l'intérêt de la Pucelle⁵². Il existe ainsi « une nation lorraine »⁵³, c'est-à-dire un « petit pays »⁵⁴ baignant dans « le souvenir de grandes choses »⁵⁵.

Aux yeux de Barrès, toute l'histoire de Jeanne d'Arc, même si elle est inséparable de celle de « sa famille », de « son village » et de « sa terre », est en fait celle d'un « génie »⁵⁶, c'est-à-dire d'une « loi Intérieure ». Là est bien la deuxième originalité de l'interprétation barrésienne du personnage de Jeanne d'Arc. Si, d'une part, il existe « une terre criminelle »⁵⁷ qui, en elle-même, s'intègre à la patrie et lui fournit sa part d'énergie multiple dans le combat pour défendre l'unité du pays, la « dramatique aventure » de Jeanne participe au combat que se livrent les « forces opposées » dont « le paysage » lorrain est le reflet. Elle y a sa part de tragique, même si « une race » met « son espoir et sa foi dans le regard inspiré des vierges »⁵⁸. Cette vision à la fois mythologique et psychologique de Jeanne trahit l'intention profonde de Barrès qui cherche à « inspirer des énergies nouvelles par un continuel retour aux sources de l'élan national »⁵⁹. Que cette vision ne soit point idyllique, mais fasse

⁴⁵ *Le mystère en pleine lumière*, op. cit., p. 189.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 190.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 191.

⁴⁸ Maurice Barrès, « Préface », *Réverie d'un païen mystique* de Louis Ménéard, Paris, Durel, 1904, p. XIX.

⁴⁹ Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, op. cit., t. XII, p. 125.

⁵⁰ Marie-Claire Bancquart, op. cit., pp. 15-16.

⁵¹ *Le mystère en pleine lumière*, op. cit., p. 191.

⁵² *Ibid.*, pp. 192-193.

⁵³ *Ibid.*, p. 199.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 198.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 197.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 200.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 202.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 201.

⁵⁹ Eric Roussel, « Barrès et l'Action française », *Barrès. Une tradition dans la modernité*, Paris, Champion, 1991, p. 152.

appel au tragique, au conflit des forces qui déchirent toute nation à travers son histoire et les tensions diverses qui s'accumulent tout au long du passé, c'est bien la leçon que Barrès découvre dans le combat de Jeanne d'Arc.

Que la littérature du vingtième siècle ne néglige pas la figure même de Jeanne d'Arc n'a rien d'étonnant. Le dix-neuvième siècle n'avait pu manquer de mettre au centre de bien des discussions l'éloge de la femme « forte » capable, comme l'affirmait en 1863 Mgr. Landriot dans son ouvrage sur *La femme forte, conférence destinée aux femmes de monde*, d'incarner « le sourire de Dieu »⁶⁰. Au vingtième siècle, c'est l'œuvre de Charles Péguy, tant dans le drame en trois actes de 1897 que dans *Le Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc* suivi du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* en 1910, qui permet de découvrir une entreprise qui, tout en étant proche de la résurrection historique prônée par les historiens du dix-neuvième siècle donne une place importante au peuple dans la description de la misère « sur la route affameuse »⁶¹. Il s'agit de raconter une histoire qui va « se passer sous nos yeux »⁶². Partagé entre les règles de l'histoire traditionnelle et ce qu'il appellera plus tard l'histoire intuitive⁶³, Péguy présente la mission de Jeannette comme une révolte face aux désastres provoqués par la guerre qui impose à tous sa loi. Et la petite Jeannette éprouve avant tout la « pitié de notre vie humaine »⁶⁴ et elle rêve d'une « France neuve »⁶⁵ dans laquelle il faudra livrer combat aux « bandes ravageuses »⁶⁶. Sa vision du Moyen Âge est celle d'un monde futur dans lequel la France « se sauve elle-même ». Ainsi faut-il comprendre la phrase de Jeanne : « Le secours de la France, il est en France »⁶⁷. Cette affirmation fait écho à la phrase prononcée en mars 1897 par Péguy : « Il faudra que La France elle-même se sauve elle-même (...) ». Dans sa *Jeanne au bûcher* (1939), Jeanne est aussi une enfant qui est menée par son espérance en un monde meilleur qui est le reflet, aux yeux de Claudel, d'un idéal « rural »⁶⁸.

Au sein de la droite se développent de nombreuses et diverses réflexions sur la Pucelle dans les années qui suivent. Elles prolongent le portrait de Jeanne esquissé par Barrès sans que, pour autant, on puisse parler d'une image uniforme de l'héroïne. Robert Brasillach publiera une première étude sur le *Procès de Jeanne d'Arc* en 1932 qui aura adaptation scénique publiée en 1963. Brasillach écrit, en 1933, *Domrémy*. Une adaptation scénique de cet ouvrage est réalisée en 1943⁶⁹. *Domrémy*, une pastorale, décrit la vie quotidienne dans un village, la simplicité des mœurs. La Jeanne d'Arc de Brasillach est « sans apparitions célestes, ni prestigieu-

⁶⁰Claude Foucart, *L'aspect méconnu d'un grand lutteur : Louis Veuillot devant les arts et les lettres*, Paris, Champion, 1978, t. 2, pp. 1310-1312.

⁶¹Charles Péguy, *Œuvres poétiques*, Paris, Pléiade, 1948, p. 953.

⁶²Albert Béguin, *Histoire du Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, Paris, Club du meilleur livre, 1956, p. 392.

⁶³Claude Foucart, *op. cit.*, p. 280.

⁶⁴Charles Péguy, *op. cit.*, p. 957.

⁶⁵*Ibid.*, p. 967.

⁶⁶*Ibid.*, p. 967.

⁶⁷*Ibid.*, p. 979.

⁶⁸Claude Foucart, *op. cit.*, p. 262.

⁶⁹Jacques Vier, « Jeanne d'Arc dans l'œuvre de Robert Brasillach », *Littérature à l'emporte-pièce*, Paris, Dominique Martin Morin, t. X, 1990, pp. 172-177.

ses batailles »⁷⁰. De toute évidence, Robert Brasillach fut impressionné, en 1924, par l'apparition de Ludmilla Pitoëff, au théâtre Hébertot, dans la *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw. Le rapprochement peut paraître curieux. Mais si la canonisation de Jeanne d'Arc en 1920 n'est pas l'occasion de publications littéraires originales, la première à Londres, dans le New Theater, de la pièce de Bernard Shaw, *Saint Joan*, est un événement qui ne fait que renforcer l'intérêt des spectateurs pour une héroïne qui affirme sa force face aux institutions de l'État et de l'Église. L'important n'est plus la guerre, mais la description d'un être humain. L'influence de Bernard Shaw efface chez Brasillach ce qui aurait pu garder les traces d'une entreprise héroïque et la fameuse scène dans laquelle Bernard Shaw décrit l'intrusion du soldat qui tend « la croix improvisée » à Jeanne sera reprise par Anouilh dans *L'Alouette*⁷¹. L'image du peuple, des petites gens s'intègre ainsi au mythe de Jeanne d'Arc sans que l'on puisse découvrir une unité dans la présentation de ce phénomène.

Certains hommes utiliseront tout simplement l'histoire de la Pucelle pour défendre leur conception de la société moderne. C'est le cas de Charles Maurras qui, dans *Jeanne d'Arc – Louis XIV – Napoléon*, définira la « mission » de Jeanne comme la recherche du « salut de la nation » par « l'office des Rois »⁷². Mais cette attitude ou ce que certains appelleront la confiscation de ce « mythe politico-religieux »⁷³ par la droite ne doit pas faire oublier la position originale qui sera adoptée par Georges Bernanos, tout d'abord dans *La revue hebdomadaire*, avec *Jeanne, relapse et sainte* (1929), article dans lequel il respecte l'anticléricalisme prôné par l'Action française à cette époque : Jeanne est « sainte, et nous la prions comme telle »⁷⁴. L'interrogatoire n'était qu'un « mensonge », une « machine » qui « a été montée avec trop de soin »⁷⁵ : « l'enfance » a « comparu devant un tribunal régulier », mais ce tribunal a été « un tribunal de gens d'Église »⁷⁶. Et lorsque Bernanos compose *Nous autres Français* (1939), il se souvient de la petite fille, de la « pauvre bergerette » qui tint « tête aux docteurs », fit « des réponses insolentes à l'Inquisiteur de la Foi ». Il rappelle que, dit-il, « notre terre et notre honneur ne font qu'un » et que « ce temporel » est « à nous »⁷⁷. Cette affirmation fait écho à la remarque prononcée à la fin de *Jeanne, relapse et sainte* : « nous tenons le temporel à pleines mains »⁷⁸. Et le 22 janvier 1941 paraît dans un journal portugais un petit texte intitulé : *Mgr. Suhard et Jeanne d'Arc*. À nouveau l'Église est accusée d'« obéissance passive » au pouvoir en aidant Pierre Laval à retrouver sa place au gouvernement. Car « sacrifier l'honneur français aux intérêts de l'Église », c'est renoncer à la règle qu'incarna Jeanne d'Arc : « l'intérêt de la France et celui de l'Église ne faisaient

⁷⁰*Ibid.*, p. 174.

⁷¹Jean Anouilh, *L'Alouette*, Folio, La Table ronde, 2001, p. 183.

⁷²Charles Maurras, *Jeanne d'Arc – Louis XIV – Napoléon*, Paris, Flammarion, 1937, p. 31.

⁷³Jacques Chabot, « Notice », Bernanos : *Essais et Ecrits de combat*, Paris, Pléiade, 1971, p. 1332.

⁷⁴Georges Bernanos, *op. cit.*, p. 39.

⁷⁵*Ibid.*, pp. 31-32.

⁷⁶*Ibid.*, p. 23.

⁷⁷*Ibid.*, p. 627.

⁷⁸*Ibid.*, p. 42.

« Cette vivante énigme » : Jeanne d'Arc

qu'un »⁷⁹. Dans le message transmis par la B.B.C. en juin 1941, le jour de la fête de Ste Jeanne d'Arc, Bernanos adresse justement une *Prière à Jeanne d'Arc. Vois la grande pitié qui est au pays de France, va et délivre-le Jeanne*. Il s'en prend aux « Traîtres », aux « Lâches », aux « Imbéciles » qui « offre en hommage à l'ennemi le nom et les morts de Verdun » et confie à Jeanne « ce qui reste de l'honneur français »⁸⁰.

De la deuxième guerre mondiale se dégage ainsi une image de Jeanne qui est mise en contraste avec celle de Vichy. Jeanne redevient la gardienne des intérêts de la France, ce qui ne laisse supposer aucune compromission, aucune collaboration. C'est l'unité du pays qui refait surface. Elle était déjà l'objet de réflexions tant chez Schiller que chez Michelet, lorsqu'il s'agissait de comprendre les liens qui pouvaient attacher la Bourgogne à la France. Au vingtième siècle, le mythe de Jeanne d'Arc devient ainsi le reflet d'une certaine image de la France à des moments où la guerre met en cause l'unité du pays. Et *L'alouette* de Jean Anouilh, créée le 14 octobre 1953 au Théâtre Montparnasse-Gaston Baty s'inscrit dans le prolongement des réflexions qui ont traversé le siècle. L'écrivain s'efforce même de créer un contraste entre cette « histoire pour les enfants »⁸¹, la « petite histoire » de Jeanne⁸², et des enjeux qui sont ceux de « Dieu et la guerre »⁸³.

Parfois l'allusion aux événements proches refait surface. Il est question « des collaborateurs sincères du régime anglais ». Cauchon parle de « Rouen occupé », ce qui lui attire la réplique de Warwick : « Je n'aime pas le mot « occupé »⁸⁴. Le mythe est devenu une conversation à la portée de chaque spectateur. Il n'est plus question de créer la vision d'un monde idéal, mais de nous ramener au quotidien. Warwick avoue qu'il ne faut « pas trop penser à cette grandeur de l'homme seul »⁸⁵. Jeanne devient ainsi « une gentille petite mascotte »⁸⁶. L'auteur nous parle de « choses simples »⁸⁷, d'« une alouette immobile dans le soleil pendant qu'on lui tire dessus »⁸⁸. Le mythe est devenu une petite histoire sans importance qui ne peut pourtant pas nous faire oublier le passé. Que la réminiscence soit souvent présente à la fin du vingtième siècle lorsqu'il s'agit du mythe de Jeanne d'Arc, est une évidence. *Gilles et Jeanne* (1983) de Michel Tournier nous renvoie à la pièce de Georg Kaiser *Gilles und Jeanne* (1923) dans laquelle Jeanne délivre Gilles de Rais de lui-même. Chez Michel Tournier, Gilles de Rais, sur le bûcher, « atteste » que la foi de son enfance est « demeurée pure et inébranlable »⁸⁹. Mais la modernisation du mythe est un procédé que Bertolt Brecht va appliquer, en 1932, dans *La sainte Jeanne des abattoirs* (*Die heilige Johanna der Schlachthöfe*). Il ne s'agit plus de décrire le passé, mais

⁷⁹Georges Bernanos, *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, Monaco, Le Rocher, 1987, pp. 182-183.

⁸⁰*Ibid.*, pp. 254-255.

⁸¹Jean Anouilh, *L'Alouette*, Folio, La Table Ronde, 2001, p. 12.

⁸²*Ibid.*, p. 29.

⁸³*Ibid.*, p. 44.

⁸⁴*Ibid.*, p. 64.

⁸⁵*Ibid.*, p. 66.

⁸⁶*Ibid.*, p. 110.

⁸⁷*Ibid.*, p. 135.

⁸⁸*Ibid.*, p. 111.

⁸⁹Michel Tournier, *Gilles et Jeanne*, Paris, Folio Gallimard, 2000, p. 152.

Claude FOU CART

de choisir une héroïne capable d'incarner une idée, celle de l'exploitation de la classe ouvrière dans le domaine industriel. Brecht est en train de modifier sa conception de l'œuvre théâtrale. Dans sa nouvelle pièce, il renonce justement à une discussion abstraite sur la situation sociale en Allemagne, au moment de la crise économique de 1929 et il choisit de présenter un personnage emblématique Johanna Dark qui fait partie de l'armée du salut et va mener un combat au sein même des entreprises en faillite, au milieu des ouvriers mis au chômage. À un moment où Hitler est aux portes du pouvoir, cette pièce incarne au mieux le combat d'un être solitaire face aux forces du capitalisme : « seule la violence compte, où la violence règne »⁹⁰. Le mythe de Jeanne d'Arc garde son actualité. Mais l'alouette est devenue agressive. Un fait historique se modifie au gré de la réalité extérieure. Le mythe apporte son aide à l'interprétation des grands bouleversements idéologiques de l'Europe durant les deux siècles derniers. Il est un instrument aux mains de ceux qui tentent de comprendre l'évolution des nations.

Claude Foucart
Université de Lyon III

⁹⁰Bertolt Brecht, *Die heilige Johanna der Schlachthöfe*, Francfort s. M., Suhrkamp Verlag, 1962, p. 146.

« Cette vivante énigme » : Jeanne d'Arc

Bibliographie sommaire :

- Anouilh (Jean), *L'Alouette*, Folio, La table Ronde, 2001.
- Bancquart (Marie-Claire), « La Jeanne d'Arc de Barrès », *Barrès. Une tradition dans la modernité*, Paris, Champion, 1991.
- Barrès (Maurice) : *Le mystère en pleine lumière*, Paris, Plon, 1926. *Mes Cahiers*, Paris, Plon, 1929-1957. *Un homme libre*, Paris, Plon, 1922.
- Béguin (Albert), *Histoire du Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, Paris, Club du meilleur livre, 1956.
- Bernanos (Georges), *Essais et écrits de combats*, Paris, Pléiade, 1971. *Le Chemin de la Croix-des-Ames*, Monaco, Le Rocher, 1987.
- Chiron (Yves), *Barrès, le prince de la jeunesse*, Paris, Perrin, 1986.
- Foucart (Claude), *L'aspect méconnu d'un grand lutteur : Louis Veuillot devant les arts et les lettres*, Paris, Champion, 1977.
- Jan (Eduard von), *Das literarische Bild der Jeanne d'Arc (1429-1926)*, Halle, Max Niemeyer Verlag, 1928.
- Maurras (Charles), *Jeanne d'Arc – Louis XIV – Napoléon*, Paris, Flammarion, 1937.
- Malraux (André), *La politique, la culture*, Paris, Folio Essais, 1996.
- Michelet (Jules), *Jeanne d'Arc*, Paris, Nelson Editeurs, 1934.
- Péguy (Charles), *Oeuvres poétiques*, Paris, Pléiade, 1948.
- Pernoud (Régine), *J'ai nom Jeanne la Pucelle*, Paris, Découvertes Gallimard, 2000.
- Roussel (Eric), « Barrès et l'Action française », *Barrès. Une tradition dans la modernité*, Paris, Champion, 1991.
- Schiller (Friedrich), *Die Jungfrau von Orléans*, Stuttgart, Philipp Reclam Verlag, 1963.
- Sternhell (Zeev), *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Armand Colin, 1972.
- Rémond (René), *La droite en France*, Paris, Aubier, 1954.
- Veuillot (Louis), *Mélanges*, Paris, Lethielleux, 1938-1940.
- Vier (Jacques), « Jeanne d'Arc dans l'œuvre de Robert Brasillach », *Littérature à l'emporte-pièce*, Paris, Dominique Martin Morin, t. X, 1990.